



**OVIDE**

**Les Tristes  
Les Pontiques**

traduit du latin,  
présenté et annoté  
par Danièle Robert

BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

LES TRISTES  
LES PONTIQUES

En l'an 8 de notre ère, célèbre et adulé de tous, Ovide est forcé à l'exil par l'empereur Auguste. Il doit alors quitter sa famille, ses amis, ses biens, sa carrière de poète. Il ne le sait pas encore mais il ne reviendra jamais à Rome.

Durant près de dix ans, il écrit aux siens, à l'empereur – Auguste puis Tibère, sourds l'un et l'autre à ses appels –, et ses lettres sont parmi les œuvres les plus poignantes que la littérature ait produites.

Cris de douleur, d'amour, de désespoir, cris de prière et de révolte à l'adresse d'un pouvoir inflexible, ces poèmes épistolaires touchent au cœur tant ils parlent avec respect et justesse de tous les êtres qui ont connu ou connaissent l'exil – qu'il soit imposé par le pouvoir ou rendu nécessaire pour préserver sa vie.

Ces deux recueils constituent, avec *Les Héroïdes*, un ensemble initialement publié par Actes Sud en 2006 (*Lettres d'amour, lettres d'exil*, coll. "Thesaurus") pour lequel Danièle Robert, écrivain et traductrice d'Ovide mais aussi de Catulle, Paul Auster, Guido Cavalcanti et Dante, a obtenu le prix Jules- Janin de l'Académie française. Respectueuse de leur prosodie, sa traduction révèle leur force : celle d'être nos parfaits contemporains – littéraires, émotionnels, et politiques.

LES TRISTES  
LES PONTIQUES

## DU MÊME AUTEUR

(dans la traduction de Danièle Robert)

Dans la collection “Thesaurus”, éditions bilingues :

*LES MÉTAMORPHOSES*, Actes Sud, “Thesaurus”, 2001 ; Babel n° 1573.

*ÉCRITS ÉROTIQUES (AMOURS, SOINS DU VISAGE FÉMININ, L'ART D'AIMER, REMÈDES À L'AMOUR)*, Actes Sud, “Thesaurus”, 2003.

*LETTRES D'AMOUR, LETTRES D'EXIL (HÉROÏDES, TRISTES, LETTRES DU PONT)*, Actes Sud, “Thesaurus”, 2006.

Dans la collection “Babel” :

*LES MÉTAMORPHOSES*, Babel n° 1573.

*LES TRISTES, LES PONTIQUES*, Babel n° 1670.

Écrivain (*Les Chants de l'aube de Lady Day, Le Foulard d'Orphée* au Temps qu'il fait), critique et traductrice littéraire, Danièle Robert a traduit pour Actes Sud l'ensemble des œuvres poétiques de Paul Auster, Catulle et Ovide. Elle a reçu le prix Laure-Bataillon classique et le prix Jules-Janin de l'Académie française pour ses traductions d'Ovide ainsi que le prix Nelly-Sachs pour *Rime*, l'œuvre poétique de Guido Cavalcanti (éditions vagabonde). Elle a vu paraître une traduction neuve de *La Divine Comédie* de Dante chez Actes Sud.

OVIDE

LES TRISTES  
LES PONTIQUES

traduit du latin, présenté et annoté  
par Danièle Robert

**BABEL**



*pour Augustin*







## LES AILES BRISÉES

*“Soldats, dit le César, coupez-lui les ailes.” Les pré-toriens dégainèrent le glaive et, avec adresse, comme s'ils avaient émondé un arbre, ils taillèrent les ailes d'Ovide. Celles-ci tombèrent à terre comme des plumes molles et Ovide comprit que sa vie finissait à cet instant.*

ANTONIO TABUCCHI

En l'an 8 de notre ère, célèbre et adulé de tous, Ovide doit s'exiler sur ordre de l'empereur Auguste ; sa destination est Tomes, sur les bords de la mer Noire (dont le nom antique est le Pont-Euxin), le motif officiel de la sentence étant le caractère immoral de *L'Art d'aimer*, pourtant publié dix ans auparavant sans aucune difficulté<sup>1</sup>. Ovide doit donc quitter sa famille, ses amis, ses biens, sa carrière de poète, et ne reviendra jamais à Rome : il mourra à Tomes à l'âge de soixante ans. Durant près de dix ans, il écrira aux siens, à l'empereur (Auguste puis Tibère, sourds l'un et l'autre à ses appels), et ses

1. Sur le mystère entourant cet exil j'ai apporté quelques éléments de réponse au sein de "Licence-dissidence", préface à ma traduction et mon édition critique de *L'Art d'aimer*, in Ovide, *Écrits érotiques*, édition bilingue, Arles, Actes Sud, coll. "Thesaurus", 2003, p. 173-177.

lettres sont parmi les œuvres les plus poignantes que la littérature ait produites : d'abord *Tristia* (*Les Tristes*) puis *Epistula ex Ponto*, (*Lettres du Pont*), ces dernières communément traduites par *Les Pontiques*. Cris de douleur, d'amour, de désespoir, de révolte, cris de prière voire de supplication à l'adresse d'un pouvoir inflexible, ces poèmes épistolaires parlent aujourd'hui à tous les êtres qui ont connu ou connaissent l'exil – qu'il soit directement imposé par le pouvoir politique ou rendu nécessaire pour préserver sa vie. Ainsi, Cesare Pavese, relégué – c'est-à-dire assigné à résidence, comme Ovide – en Calabre par le gouvernement fasciste, écrivait de Brancaleone, le 11 septembre 1935 :

*Naturellement, j'écris ex Ponto mes Tristia*<sup>1</sup>.

La référence est on ne peut plus claire. Et Dante, contraint de quitter Florence après avoir été condamné en 1302, par contumace, d'abord à deux ans de résidence surveillée à Rome puis au bûcher, dut prendre la fuite afin de trouver refuge à Forlì, Vérone puis Ravenne, où il finit ses jours ; condamné, quant à lui, à l'errance dans sa propre patrie.

Quelle que soit la nature de l'exil, il s'agit de ce qu'Augustin Giovannoni appelle la "manifestation des *déchirures de l'histoire*" qui, dans le cas des exemples précités, trouve un mode de résistance dans l'écriture : "Écrire ce déchirement nécessite une forme, une écriture

1. *Lettres (1924-1950)* [*Lettere 1924-1944*, a cura di Lorenzo Mondo, *Lettere 1945-1950*, a cura d'Italo Calvino, 1966], choix traduit de l'italien et présenté par Gilbert Moget, Paris, Gallimard, coll. "Du monde entier", 1971, p. 224. Il faut noter que la relégation se différencie de l'exil en ce sens que la personne reléguée (nous dirions aujourd'hui assignée à résidence) ne perd ni ses droits civiques ni la propriété de ses biens et qu'elle peut espérer rentrer dans sa patrie au bout d'un certain temps. Ovide a ainsi conservé sa fortune et ses propriétés, de même que le titre de citoyen romain ; en revanche Auguste et Tibère ont fait jouer, au-dessus de la loi, le bon plaisir du prince pour ce qui concernait son retour.

de la survivance à laquelle seule peut convenir une exigence de fidélité. Il faut entendre cette écriture comme une survie qui n'est ni la vie ni la mort pure et simple, mais l'amplitude de la blessure qui dispose du sujet témoignant de la succession des violences qu'il a subies. Il s'agit de survivre, en dépit de la décapitation des structures (symboliques, narratives) porteuses du passé, de la mémoire, des filiations et de l'altération du sentiment de soi<sup>1</sup>."

\*

C'est bien ce dont témoigne Ovide dans ces lettres, à commencer par la tentative d'expliquer (et de s'expliquer) les causes de son malheur. Il s'agit d'un châtement qui concerne, à ses dires, une double faute : l'une officiellement exprimée comme étant à l'origine de la condamnation et touchant au danger que l'œuvre incriminée représente sur le plan moral ; l'autre entourée de mystère et qui a donné lieu depuis deux mille ans à une multitude de suppositions invérifiables puisqu'elle n'a laissé aucune trace. Celle-ci est qualifiée avec insistance par Ovide lui-même, à travers toutes les lettres qui composent le recueil, d'erreur, de sottise, de faute certes réelle mais non de "crime de sang". Il affirme également qu'il n'a pas le droit de révéler cette faute :

*Bien que deux accusations m'aient perdu, un poème et une erreur,  
Je ne peux parler de la faute qui concerne la seconde.*

(Les Tristes, II.)

Lorsqu'il veut être un peu plus explicite tout en restant prudent, il dit que ce sont ses yeux qui l'ont perdu :

*Je suis puni parce que mes yeux ont vu sans le vouloir un fait  
Répréhensible et mon seul tort est d'avoir eu des yeux.*

1. Augustin Giovannoni, *Les Épreuves de l'exil. Repenser les termes de la politique*, Paris, Kimé, coll. "Philosophie en cours", 2017, p. 7 et 13-14.

*Certes, je ne peux réfuter globalement la faute*

*Mais ce qu'on me reproche repose en partie sur une erreur.*

(*Les Tristes*, III, V.)

Laissons de côté les hypothèses diverses qui peuvent naître – et sont nées – de ces informations sibyllines ; elles n'ont qu'un intérêt anecdotique. Ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est le lien indéfectible qui unit la vie du poète à sa poésie, ici dans un même désastre : ce qu'il a écrit le rattrape pour lui nuire, ce qu'il a vu achève de le briser. Mais plus prégnante et étrange encore est l'intrication du littéraire et du biographique dans le rapport que l'on peut établir entre *Les Héroïdes*<sup>1</sup> – œuvre de jeunesse – et ces lettres d'exil qui précèdent la mort du poète, comme si les premières avaient en quelque sorte annoncé les dernières. C'est en sens inverse, bien évidemment, qu'il convient d'aborder la question : banni de sa patrie, Ovide trouve dans les poèmes épistolaires qu'il a créés de toutes pièces sur fond mythologique un terreau dans lequel il puise pour écrire des lettres qui parlent, quant à elles, d'une expérience qu'il est en train de vivre, le réel rattrapant la fiction. Il retrouve le ton grave, plaintif, révolté ou désespéré de ses héroïnes fictives pour parler de sa propre souffrance à ses amis, à sa femme, à l'empereur, dans l'espoir de les toucher ; il évoque à maintes reprises des personnages déjà présents dans *Les Héroïdes* comme dans l'ensemble de son œuvre : Ulysse notamment, auquel il s'identifie pour opposer le sort du héros au sien (et par extension Homère, auquel il se compare sans fausse modestie). Il reprend donc le matériau stylistique et prosodique qui a formé la trame de toute son œuvre pour le mettre au service de l'événement qui a brisé sa vie ; aucune lettre en prose d'Ovide ne nous est parvenue, rien d'autre que ces poèmes regroupés par l'auteur respectivement en cinq et quatre livres et par conséquent destinés à un public

1. *Les Héroïdes*, in Ovide, *Lettres d'amour, lettres d'exil*, texte établi, traduit du latin, présenté et annoté par Danièle Robert, édition bilingue, Arles, Actes Sud, coll. "Thesaurus", 2006.

plus large que ne le laisse supposer la désignation d'un destinataire, masqué dans *Les Tristes*, par mesure de précaution, mais nommé dans *Les Pontiques* comme pour affirmer envers et contre tout que la poésie – qui l'a perdu, et il s'en plaint sans cesse – fait partie intégrante de sa personne et que la parole, pour lui, ne saurait être que poétique. C'est par là qu'il exprime, au-delà des prières et des flagorneries à l'intention de la famille impériale qui jalonnent sa correspondance et nous gênent de la part d'un esprit aussi libre que le sien, une résistance inébranlable au destin qui l'a frappé, au pouvoir qui le broie. Je suis puni pour mon Art, nous dit-il (et on peut comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de *L'Art d'aimer*), mais cet Art ne meurt pas ; il m'habite et, on aura beau interdire mes textes, je continuerai de porter haut la parole poétique, quoi qu'il arrive. Ainsi, il me survivra.

\*

On peut alors mesurer l'étendue de son angoisse lorsque, après quelques années d'exil et des efforts notables pour s'intégrer à la communauté gréco-gète dans laquelle il vit (apprenant à parler et s'essayant à composer des vers dans cette langue), il s'aperçoit qu'il perd peu à peu sa propre langue et ce qu'il appelle son "talent" prosodique. Cette angoisse commence à percer dès la fin des *Tristes* ; que l'on compare ces extraits des livres III et V pour s'en convaincre :

*Et moi, bien que je sois privé de ma patrie, de vous, de ma maison,  
Que l'on m'ait pris tout ce qui pouvait m'être enlevé,  
Mon talent néanmoins m'accompagne et me comble ;  
César n'a pu exercer aucun pouvoir là-dessus.*

(Les *Tristes*, III, VII.)

*Les maux que j'ai longtemps subis ont brisé mon talent  
et il ne me reste rien de mon ancienne énergie.*

(Les *Tristes*, V, XII.)

\*

Elle devient lancinante dans *Les Pontiques*, qui reprennent le thème en une sorte de ressassement désespéré. La lettre II du livre IV est, à ce titre, significative :

*Mais mon talent n'est plus à la hauteur comme jadis,  
Mais ma veine est tarie et je perds ma peine.*

(*Les Pontiques*, IV, II.)

Ovide met ainsi le doigt sur un aspect essentiel du déchirement qu'éprouve l'exilé et qu'analyse Barbara Cassin à propos, notamment, de Hanna Arendt, qui a fui l'Allemagne nazie en 1933 pour les États-Unis et y est arrivée en 1941 après plusieurs étapes en France et au Portugal.

Barbara Cassin note que “la marque de l'exil, c'est la transformation du rapport à la langue : l'exil dénature la langue maternelle<sup>1</sup>”. C'est ce contre quoi Arendt a résisté avec opiniâtreté, dans le refus de se soumettre à l'emprise de la langue étrangère en conservant un fort accent allemand et en n'utilisant pas les tournures idiomatiques de l'anglais : “J'ai toujours refusé, consciemment, de perdre ma langue maternelle. J'ai toujours maintenu une certaine distance tant vis-à-vis du français que je parlais très bien autrefois que vis-à-vis de l'anglais que j'écris maintenant<sup>2</sup>.”

Le cas de Dante est à cet égard différent : si c'est également durant son exil qu'il entreprend ses œuvres majeures, notamment *La Divine Comédie*, le fait de vivre sa situation de réfugié dans son propre pays (il en sera de même pour Pavese, plus tard) lui évite tout sentiment

1. Barbara Cassin, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ? Ulysse, Énée, Arendt*, Paris, Autrement, coll. “Les Grands Mots”, 2013, p. 85.

2. Hannah Arendt, “Seule demeure la langue maternelle” [transcription de l'entretien réalisé par Günter Gaus pour la télévision allemande (RFA) et diffusé pour la première fois le 28 octobre 1964], traduit de l'allemand par Sylvie Courtine-Denamy, *Esprit* (Paris), n° 42 (6), juin 1980, p. 30.

de déracinement ou de perte de sa langue. Bien au contraire, c'est par l'écriture des 14 233 vers qui composent la *Commedia* qu'il forge la langue italienne pour les siècles à venir et l'épreuve réelle que constitue l'exil lui permet de construire son œuvre sur la base d'une immense métaphore, qu'elle prenne la forme de la "forêt obscure", de la descente dans l'*Enfer* du soi ou de la remontée vers les étoiles à travers la souffrance du *Purgatoire* pour parvenir enfin à la terre promise qu'est le *Paradis* par et avec l'amour.

\*

Ovide, pour sa part, et en dépit de ses efforts, se heurte à une autre dure réalité : il n'a – du moins le prétend-il – aucun Romain autour de lui avec qui parler et garder intacte sa langue<sup>1</sup>. Aussi, lorsqu'on lui rapporte les diverses critiques dont il est l'objet à Rome, où ses textes circulent et suscitent toutes sortes de commentaires malveillants, il ne peut que reconnaître les négligences d'écriture qu'on lui reproche ; et il les met sur le compte de sa triste situation, de la fréquentation de Gètes sans culture (avec le sentiment de supériorité du Romain face aux "barbares") ; il en fait un argument supplémentaire pour réclamer l'indulgence de l'empereur et un changement de lieu d'exil auquel il ne croit qu'à demi. Il invoque, pour sa défense, l'impossibilité dans laquelle il se trouve de faire l'effort de se corriger ; tentant du même mouvement, et de façon pathétique, d'opposer le génie au simple talent, l'inspiration des grands au travail de tâcheron des médiocres ; mais on sent qu'il y croit encore moins, lui pour qui le travail sur la langue et le vers était primordial – lui qui a voué toute sa vie à l'étude et à l'art d'écrire.

Au fil des lettres et du temps le ton devient plus las, l'amertume se transforme en résignation et l'espoir en certitude : il mourra en

1. On sait que ses conditions de vie à Tomes n'étaient, en réalité, pas celles d'un "prisonnier" mais d'un homme respecté et jouissant de sa notoriété de poète.



exil, seul et abandonné de ses amis les plus chers, de son épouse et encore plus des Muses. Dans l'univers ordonné par le pouvoir "divin" – donc inhumain – d'un seul homme devant qui tout doit plier, il n'y a pas de place pour la parole poétique, alors que c'est elle qui, paradoxalement, a de toujours créé les dieux :

*Ce sont aussi les vers, s'il m'est permis de le dire, qui font  
les dieux, et une telle majesté a besoin de la voix du poète.*

*(Les Pontiques, IV, VIII.)*

Affirmation hardie, qui balaie d'un coup les innombrables signes d'allégeance politique et religieuse parsemant les lettres ; dernier sursaut d'orgueil, ou de lucidité. Si l'artiste se trouve bâillonné par le pouvoir, qui devrait lui être reconnaissant de lui permettre d'exister et repose de ce fait sur une aporie tragique, il ne renonce à aucun moment à croire que sa poésie lui survivra ainsi qu'à ce pouvoir qui momentanément le terrasse, car la parole poétique est fondatrice et sa puissance est éternelle.

DANIÈLE ROBERT

## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

*Pour l'établissement du texte latin des Tristes et des Pontiques, j'ai essentiellement utilisé l'édition proposée par la collection "Oxford Classical Texts" d'Oxford University Press (editio princeps en 1915, treizième édition en 1991) ainsi que le texte établi par Jacques André pour le compte des éditions Les Belles Lettres, "Collection des universités de France/Guillaume Budé" (editio princeps respectivement en 1968 et 1977, deuxième édition en 2002 et troisième édition en 2003).*

*J'ai respecté le choix d'Ovide chaque fois qu'il a employé l'appellation latine ou grecque pour les noms propres : on trouve ainsi alternativement Phrixus ou Phrixos, Cēbalus ou Cēbalos, Érichtonius ou Érichtonios, etc.*



## LES TRISTES



## LIVRE PREMIER

### I

C'est sans moi, petit livre (et je ne t'en veux pas), que tu iras à Rome ;  
Hélas ! à moi, ton maître, il n'est pas permis d'y aller !  
Vas-y, mais sans apprêts, comme il convient aux exilés ;  
Revêts l'aspect, infortuné, de ma situation.  
Pas d'airelles pour te couvrir d'une teinture pourpre :  
Cette couleur ne convient pas à l'affliction ;  
Pas de titre passé au minium, ni papier à l'huile de cèdre,  
Ne porte pas de cornes blanches sur ton front noir<sup>1</sup> :  
Ces ornements sont faits pour d'heureux petits livres,  
Toi, tu dois rappeler quel est mon sort.  
Qu'on ne polisse pas tes tranches à la pierre ponce friable,  
Présente-toi hirsute, et tout échevelé.  
N'aie pas honte de tes taches : celui qui les verra  
Comprendra qu'elles ont été causées par mes larmes.  
Va, mon livre, et salue de ma part les lieux que j'aime,  
Je ne peux évidemment les toucher que du pied<sup>2</sup>.  
S'il est quelqu'un, parmi les gens, qui se souvient de moi,  
S'il est quelqu'un qui peut-être demande comment je vais,  
Tu diras que je vis, mais non pas que je suis en bonne santé :  
Le seul fait que je sois vivant est un cadeau divin.  
Et puis tais-toi (si l'on veut en savoir plus, qu'on me lise),

Attention à ne pas parler au hasard, il ne le faut pas :  
 Aussitôt alerté, le lecteur se remémorera mes fautes  
 Et, poursuivi par la rumeur publique, je serai par tous accusé.  
 Évite de me défendre, même si les accusations te torturent :  
 Plaider une mauvaise cause, c'est l'aggraver.  
 Tu trouveras quelqu'un qui se plaindra de ma relégation,  
 Qui ne parcourra pas ces vers les joues sèches,  
 Et qui souhaitera à part lui, afin que nul méchant n'entende,  
 Que César adouci rende ma peine plus légère.  
 Je prie aussi pour qu'il ne connaisse pas, quel qu'il soit, ma misère,  
 Lui qui veut que les dieux soient bons pour les malheureux.  
 Que ses désirs soient exaucés, et qu'abolie la colère du prince  
 Il me soit donné de pouvoir mourir dans ma patrie.  
 Si tu accomplis ta mission, mon livre, tu seras peut-être blâmé  
 Et jugé inférieur à ce que mon talent peut prétendre.  
 Le devoir d'un juge est de rechercher les faits, mais tout autant  
 Les circonstances : sur les circonstances tu ne risqueras rien.  
 La poésie éclôt quand un esprit serein la compose ;  
 Des malheurs soudains ont embrumé ma vie.  
 La poésie requiert l'isolement pour l'écrivain, et le calme ;  
 Moi, je suis secoué par la mer, les vents, la fureur de l'hiver.  
 Toute crainte nuit à la poésie ; et moi, désespéré,  
 Je crois avoir à tout moment un glaive planté dans la gorge.  
 Ce que je fais étonnera aussi un juge équitable  
 S'il a l'obligeance de lire mes écrits, quels qu'ils soient.  
 Donne-moi le Méonien<sup>3</sup> et entoure-le d'autant de catastrophes :  
 Tout son génie disparaîtra sous des malheurs si grands.  
 Enfin, pars sans souci des rumeurs, mon livre, souviens-t'en,  
 Et n'aie nulle honte si tu ne plais pas aux lecteurs :  
 La Fortune ne se montre pas envers moi assez favorable  
 Pour que tu aies à tenir compte des louanges que tu recevras.  
 Tant que j'étais à l'abri, j'étais caressé par un désir de gloire,  
 Je souhaitais avec ardeur me faire un nom.  
 Aujourd'hui, si je ne hais pas mes poèmes et cette passion qui m'a nui,

Estimons-nous heureux ! C'est à mon talent que je dois mon exil.  
 Mais toi, va pour moi, toi qui le peux, va voir Rome :  
 Si les dieux pouvaient faire que mon livre soit moi !  
 Et ne crois pas, parce que tu viens en étranger dans la grande ville,  
 Que ta venue puisse passer inaperçue.  
 Même sans titre, ton style te ferait reconnaître ;  
 Tu aurais beau dissimuler, il serait clair que tu es mien.  
 Entre pourtant sans te montrer, de peur que mes vers ne te nuisent :  
 Ils ne sont pas comme ils étaient jadis, comblés de faveurs.  
 Si quelqu'un pense, parce que tu es de moi, ne pas devoir  
 Te lire et te rejette loin de lui, tu n'auras qu'à lui dire :  
 "Regarde mon titre. Je ne suis pas le précepteur de l'amour ;  
 Cet ouvrage a déjà purgé la peine qu'il avait méritée<sup>4</sup>."  
 Peut-être t'attends-tu à ce que je t'envoie en haut du Palatin  
 Et t'ordonne de monter jusqu'au palais de César.  
 Que ces lieux augustes et les dieux de ces lieux me pardonnent !  
 C'est de ces hauteurs que la foudre sur ma tête s'est abattue.  
 Certes, je me souviens que des divinités bienveillantes  
 Y résident ; mais j'ai peur des dieux qui m'ont fait du mal.  
 Le moindre bruissement d'ailes terrifie la colombe  
 Qui a été blessée par tes serres, épervier,  
 Et un agneau n'ose pas trop s'éloigner de la bergerie  
 S'il a été arraché aux crocs voraces d'un loup.  
 Phaéton éviterait le ciel, s'il vivait, et les chevaux qu'il désirait  
 Si follement, il ne voudrait pas les toucher<sup>5</sup>.  
 Moi aussi, j'avoue craindre de Jupiter les armes, que j'ai éprouvées :  
 Je pense, quand il tonne, que sa foudre est dirigée contre moi.  
 Tout membre de la flotte d'Argos qui a fui Capharée<sup>6</sup>  
 Détourne à tout jamais ses voiles des eaux de l'Eubée,  
 Et ma barque, frappée un jour par une énorme bourrasque,  
 Tremble à l'idée de s'approcher du lieu qui l'a blessée.  
 Fais donc attention, mon livre, regarde autour de toi avec circonspection,  
 Contente-toi d'être lu par les gens du commun.



En cherchant à atteindre les hauteurs de ses ailes trop faibles,  
Icare a donné son nom à une mer.  
Il est difficile de dire, pourtant, si tu dois utiliser les rames  
Ou le vent : les circonstances et le lieu te donneront conseil.  
Si tu peux être transmis au bon moment, si tu vois bien que tout  
Est calme, si la colère a déposé les armes,  
Si, hésitant et craignant d'y aller, tu trouves quelqu'un  
Pour te transmettre et dire auparavant quelques mots, vas-y.  
Arrive là-bas un jour propice, plus heureux que ton maître,  
Et atténue mes malheurs.  
Car personne hormis celui-là seul qui m'a blessé  
Ne peut me guérir, à la façon d'Achille<sup>7</sup>.  
Mais veille à ne pas me nuire en voulant m'être utile,  
Car l'espoir en mon cœur est plus faible que la peur :  
La colère qui sommeillait, prends garde qu'une fois réveillée  
Elle ne se déchaîne, que tu ne sois la cause d'un second châtement.  
Mais lorsque tu auras été reçu dans mon sanctuaire  
Et auras pénétré au creux du coffret, ta demeure,  
Tu y verras tes frères placés bien en ordre,  
Auxquels j'ai consacré mes veilles avec la même passion.  
Toute la bande montrera au grand jour, à découvert, ses titres  
Et portera sur la couverture le nom de leur auteur bien en vue ;  
Plus loin, tu en verras trois, cachés dans un coin obscur :  
Ce sont ceux qui – personne ne l'ignore – enseignent à aimer ;  
Il faut que tu les fuies ou, si tu as assez de hardiesse,  
Que tu les appelles des Œdipes ou des Télégonos<sup>8</sup>.  
Et de ces trois je te conseille, si tu te soucies de ton père,  
De n'en aimer aucun, même celui qui t'aura appris à aimer.  
Il y a aussi des métamorphoses, en quinze livres,  
Un poème récemment arraché à ma liquidation.  
Je te charge de leur dire que l'on peut mettre au nombre  
Des corps transformés le visage de mon destin.  
Car il est devenu soudain tout différent de ce qu'il était,  
En larmes aujourd'hui, joyeux à une autre époque.

J'aurais encore bien des missions à te confier, pour tout dire,  
 Mais je crains de te faire perdre du temps.  
 Et si tu devais emporter avec toi, mon livre, tout ce que j'ai en tête,  
 Tu serais un fameux fardeau à transporter.  
 La route est longue, hâte-toi : moi, je vais vivre au bout  
 Du monde, sur une terre qui de ma terre est bien éloignée.

## II

Dieux de la mer et du ciel (ai-je autre chose à faire qu'à prier ?),  
 Empêchez ce navire agité d'être taillé en pièces !  
 Ne souscrivez pas, je vous prie, à la colère du grand César :  
 Souvent lorsqu'un dieu nous charge, un autre nous porte secours.  
 Mulciber était contre Troie, pour Troie était Apollon,  
 Vénus favorable aux Troyens, Pallas défavorable.  
 La Saturnienne<sup>9</sup>, plus proche de Turnus<sup>10</sup>, haïssait Énée  
 Mais celui-ci était protégé par la puissance de Vénus.  
 Maintes fois le fier Neptune voulut la perte d'Ulysse le rusé,  
 Minerve l'enleva maintes fois à son oncle paternel<sup>11</sup>.  
 Et pour moi, qui empêchera une divinité, bien que je sois fort loin  
 De ces héros, de se dresser contre un dieu irrité ?  
 Malheureux ! c'est en vain que je laisse échapper des mots inutiles ;  
 De grosses vagues, tandis que je parle, éclaboussent mon visage,  
 Et le terrible Notus disperse mes propos, empêchant mes prières  
 D'atteindre les dieux auxquels elles sont adressées.  
 Ces mêmes vents, pour me faire subir une double peine,  
 Emportent je ne sais où mes voiles et mes vœux.  
 Pauvre de moi ! Tant de montagnes d'eau m'entourent !  
 On croirait qu'elles vont à tout moment toucher le ciel étoilé.  
 Tant d'abîmes se creusent lorsque la mer s'écarte !  
 On croirait qu'ils vont à tout moment toucher l'obscur Tartare.

Où que je jette les yeux, il n'y a rien que la mer et le ciel,  
L'une gonflée de vagues, l'autre plein de nuages menaçants.  
Entre les deux rugissent les vents en un grondement monstrueux ;  
L'eau de la mer ne sait à quel maître obéir  
Car tantôt de l'Orient pourpré l'Eurus prend des forces,  
Tantôt c'est le Zéphyr, envoyé tard de l'Occident,  
Tantôt du pôle Nord aride le glacial Borée se déchaîne,  
Tantôt le Notus livre bataille du côté opposé.  
Le capitaine hésite, ne sachant ce qu'il doit fuir ou chercher à atteindre :  
Son savoir est paralysé par ces malheurs croisés.  
C'est sûr, nous allons mourir, il n'est nul espoir de salut  
Et tandis que je parle, mon visage est tout inondé.  
Le flot étouffera ce souffle et, priant vainement,  
J'absorberai l'eau qui doit me détruire.  
Mais de mon exil seul mon épouse dévouée s'afflige :  
De mes malheurs elle ne connaît et ne déplore que celui-là.  
Elle ignore mon corps ballotté sur la mer immense,  
Ignore l'action du vent, et l'imminence de la mort.  
Oh ! j'ai bien fait de ne pas accepter qu'elle embarque avec moi  
Pour ne pas avoir à endurer, misère ! une mort double !  
Mais si je meurs maintenant, puisqu'elle est à l'abri du danger,  
Je suis sûr de survivre dans cette moitié de moi-même.  
Hélas ! comme les nuées scintillent d'une flamme vive !  
Quel fracas retentit de la voûte du ciel !  
Les flots frappent les flancs de bois avec autant de force  
Qu'un énorme boulet de baliste qui secoue des remparts.  
Cette vague qui vient, cette vague s'élève au-dessus des autres :  
Elle suit la neuvième et précède la onzième<sup>12</sup>.  
Ce n'est pas la mort que je crains, mais cette misérable façon de mourir ;  
Supprimez le naufrage, la mort sera pour moi un cadeau.  
Que l'on tombe sous les coups du destin ou des armes,  
C'est quelque chose de s'étendre en mourant sur la terre ferme,  
Faire ses recommandations aux siens, espérer un tombeau  
Et ne pas être la proie des poissons de la mer.

Admettons que je mérite la peine capitale : je ne suis pas seul  
À voyager ici ; pourquoi mon châtimeut touche-t-il des innocents ?  
Oh ! dieux du ciel et vous, dieux pleins de force qui régnent sur les  
mers,  
Mettez un terme, les uns comme les autres, à vos menaces  
Et la vie que m'a laissée la colère sans aucune âpreté de César,  
Permettez que je la conduise, malheureux, vers les lieux désignés.  
Si vous voulez qu'un châtimeut mérité me fasse expier,  
Ma faute ne mérite pas la mort, de l'avis même de mon juge ;  
Si César avait voulu m'envoyer immédiatement dans les eaux  
Du Styx, il n'aurait pas eu besoin de votre aide.  
Il a sur mon sang un pouvoir sans conteste  
Et ce qu'il m'a donné, il le reprendra quand il voudra.  
Mais vous qu'aucun crime n'a offensés, j'en ai la certitude,  
Contentez-vous maintenant, je vous en prie, de mes malheurs.  
Cependant, si vous êtes tous d'accord pour sauver un misérable,  
Une tête qui a péri ne peut plus être sauvée.  
Même si la mer s'apaise et si je bénéficie de vents favorables,  
Même si vous m'épargnez, je n'en serai pas moins exilé.  
Ce n'est pas pour amasser sans fin des richesses, avide  
D'échanges commerciaux, que je sillonne la mer immense,  
Et je ne vais pas à Athènes, où je partis jadis étudier,  
Ni dans les villes d'Asie, ni dans des lieux déjà visités,  
Ni voir, Nil folâtre, tes délicieux caprices,  
En débarquant dans l'illustre cité d'Alexandre.  
Si je souhaite des vents favorables (qui le croirait ?),  
C'est pour la terre des Sarmates<sup>13</sup> vers laquelle tendent mes voiles.  
Je suis contraint d'atteindre les rives sauvages du Pont sinistre,  
Et fuir loin de ma patrie avec tant de lenteur, c'est ce que je déplore !  
C'est pour voir les habitants de Tomes qui vivent au bout du monde  
Que j'essaie par mes vœux d'abrèger mon voyage !  
Si vous m'aimez, arrêtez la violence des flots  
Et que votre puissance se penche sur mon navire ;  
Si vous me haïssez davantage, dirigez-moi vers la terre indiquée :

Cette région fait partie de mon châtement.  
 Vents rapides (que fais-je ici ?), emportez mon navire ;  
 Pourquoi mes voiles désirent-elles les frontières de l'Ausonie<sup>14</sup> ?  
 César ne le veut pas. Pourquoi retenez-vous celui qu'il exile ?  
 Il faut que la terre du Pont voie mon visage :  
 Il l'ordonne et je l'ai mérité ; et le crime qu'il a condamné,  
 Je ne crois pas qu'il soit légitime ni juste de le défendre.  
 Cependant, si les actes des mortels n'échappent pas aux dieux,  
 Vous savez que j'ai mal agi sans mauvaise intention.  
 Au contraire, puisque vous le savez, si mon erreur m'a égaré,  
 Si j'ai fait preuve de folie, non de scélératesse,  
 Si j'ai servi cette maison comme il convient aux sans-grade,  
 Si les décrets d'Auguste ont été suffisants pour moi,  
 Si j'ai dit le bonheur de cette époque où il gouverne  
 Et pieusement brûlé de l'encens à César et à tous les Césars,  
 Si tel a été mon état d'esprit, dieux, épargnez-moi ;  
 Sinon, qu'une haute vague tombe sur ma tête et m'engloutisse.  
 Je me trompe, ou les épais nuages commencent à se dissiper  
 Et la mer, vaincue, a changé et brisé sa colère ?  
 C'est non pas le hasard, mais vous, que j'ai invoqués sous serment,  
 Vous que l'on ne peut tromper, qui me portez secours.

### III

Lorsque je revois en pensée l'extrême tristesse de cette nuit  
 Qui fut le dernier moment que je passai à Rome,  
 Lorsque je repense à cette nuit où j'ai laissé tant de choses aimées,  
 De mes yeux maintenant encore coule une larme.  
 Le jour venait de se lever, où César m'avait ordonné  
 De quitter la pointe extrême de l'Ausonie<sup>15</sup>.  
 Je n'avais eu ni le temps de me préparer ni l'état d'esprit nécessaire :

Mon cœur était resté longtemps plongé dans la torpeur.  
 Je ne m'étais soucié de choisir ni esclaves, ni compagnon de voyage,  
 Ni vêtements ni effets indispensables à un banni.  
 J'étais aussi paralysé que celui qui, frappé par la foudre  
 De Jupiter, est vivant et n'est pas conscient d'être en vie.  
 Mais lorsque la douleur eut écarté ce voile de mon âme,  
 Quand j'eus enfin repris mes sens, au moment de partir  
 Je m'adressai pour la dernière fois à mes amis abattus  
 Dont il ne restait, de nombreux qu'ils étaient, plus que deux.  
 Ma tendre épouse me tenait, en larmes comme moi, elle plus  
 violemment,

Et la pluie tombait sur ses joues innocentes.  
 Ma fille était absente, partie loin sur les côtes de Libye,  
 Et ne pouvait avoir été mise au courant de mon sort.  
 Où que l'on regardât retentissaient les pleurs et les gémissements,  
 À l'intérieur tout avait l'apparence de funérailles bruyantes.  
 Hommes, femmes, enfants même s'affligeaient de ces funérailles  
 Et les larmes coulaient dans tous les coins de la maison ;  
 Si l'on peut prendre de grands exemples pour de petits événements,  
 Elle offrait le spectacle de Troie au moment de sa prise.  
 Et déjà s'apaisaient les voix des hommes et des chiens  
 Et la Lune haute guidait les chevaux de la nuit.  
 Moi, levant les yeux vers elle et discernant à sa lueur le Capitole<sup>16</sup>  
 Si inutilement proche de notre demeure,  
 Je dis : "Divinités qui habitez cette résidence voisine,  
 Temples que mes yeux ne pourront jamais plus revoir,  
 Dieux que possède l'altière ville de Quirinus<sup>17</sup> et que je dois quitter,  
 Je vous salue pour l'éternité,  
 Et bien que je prenne – trop tard – le bouclier après la blessure,  
 Soulagez cet exil du fardeau de la haine  
 Et dites à cet homme divin dans quelle erreur je me suis fourvoyé :  
 Qu'il ne considère pas ma faute comme un crime.  
 Puisque vous le savez, que l'auteur de ma peine aussi le ressent ;  
 Si ce dieu s'adoucit, je ne serai plus malheureux."

Voilà la prière que j'adressai aux dieux d'en haut, et mon épouse  
 Plus encore, entrecoupant ses paroles de sanglots.  
 Prosternée devant les Lares, les cheveux épars,  
 Elle baisa d'une bouche tremblante le foyer éteint  
 Et s'abandonna, face aux Pénates, à un flot de paroles  
 Peu efficaces pour l'époux qu'elle pleurait.  
 Déjà la nuit qui tirait à sa fin ne tolérait aucun retard  
 Et la Grande Ourse<sup>18</sup> avait modifié le sens de sa course.  
 Que faire ? Un tendre amour pour ma patrie me retenait  
 Mais cette nuit était la dernière avant l'exil qui m'était signifié.  
 Ah ! que de fois ai-je dit à tel qui me pressait : "Pourquoi cette hâte ?  
 Regarde d'où je pars, vers quoi tu me précipites !"  
 Ah ! que de fois ai-je prétendu que je m'étais fixé une heure  
 Qui me paraissait opportune pour le voyage prévu !  
 Trois fois j'ai franchi le seuil, trois fois je suis revenu,  
 Et mes pieds s'attardaient, en accord avec mes pensées.  
 Souvent, après avoir dit adieu, j'ai recommencé à dire mille choses  
 Et donné les derniers baisers comme au moment du départ.  
 Souvent, j'ai fait les mêmes recommandations, je me suis abusé  
 moi-même  
 En me retournant sur les êtres si chers à mes yeux.  
 Enfin, j'ai dit : "Pourquoi me hâter ? C'est en Scythie que l'on  
 m'envoie,  
 C'est Rome que je dois quitter ; deux bonnes raisons de tarder.  
 Moi vivant, on me refuse pour l'éternité mon épouse vivante  
 Et ma maison et les membres chéris d'une famille unie,  
 Et les amis que j'ai aimés comme des frères.  
 Ô cœurs liés à moi par une fidélité digne de Thésée<sup>19</sup> !  
 Tant que je le pourrai, je vous embrasserai ; peut-être ne le pourrai-je  
 Plus jamais ! Ce temps qui m'est donné est une chance."  
 Sans délai, je laisse inachevées les paroles de ce discours  
 Pour étreindre tout ce qui est si cher à mon cœur.  
 Pendant que je parle, que nous pleurons, au firmament est apparu  
 Le resplendissant Lucifer, une étoile pour nous néfaste.